

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 4 (1928-1929)
Heft: 21

Artikel: Les Troubles révolutionnaires en Suisse [Fortsetzung]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-711682>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bevor die Truppe bereit war, begann das russische Artilleriefeuer; griff dazu die feindliche Infanterie an, dann war ein Unglück nicht zu verhüten. Schönowsky erlangte durch persönliche Vorstellung beim Regimentskommandanten und dieser nach langem Hin und Her von der Brigade den Befehl, dass die fremden Truppen aus dem Abschnitt des ersten Schützenregimentes herauszuziehen seien. Auch das Bataillon Schönowsky sollte sich weiter rückwärts sammeln.

Während ein Teil der Truppen nun die Gräben räumen und Schönowsky seine neuen Stellungen erkundete, steigerte sich das feindliche Feuer plötzlich zum Trommelfeuer und hüllte die österreichischen Stellungen in eine ununterbrochene, schwarze Rauchwolke ein — ein grossartiges, unbeschreibliches, erschütterndes Bild. Als der Feind die zusammengeschossenen Hindernisse angriff, gelang ihm der Durchbruch in der rechten Flanke des ersten Schützenregimentes, und um 7½ Uhr abends kam der allgemeine Rückzugsbefehl.

(Schluss folgt.)

Les Troubles révolutionnaires en Suisse (1916-1919).*

Premiers symptômes d'agitation. — Lénine et Grimm.

En mai 1917, à La Chaux-de-Fonds, le camarade Graber, condamné pour diffamation par le tribunal militaire de la 2e division, fut délivré, un beau soir, par quelques centaines de fanatiques et porté en triomphe, à la barbe des autorités. La «Sentinelle» du 21 mai prêchait la grève générale et invitait les jeunes gens à ne pas se présenter au recrutement. Le Conseil d'Etat de Neuchâtel demanda aussitôt à Berne une intervention armée. Deux régiments d'infanterie et deux escadrons de la 1ere division occupèrent La Chaux-de-Fonds. Il y eut quelques bagarres, les soldats furent accueillis à coups de pierres. La cavalerie dispersa un cortège interdit. Graber resta introuvable et se couvrit de ridicule en jouant à cache-cache avec la police. Ces incidents démontrèrent qu'il existait à La Chaux-de-Fonds une force de combat organisée pour le désordre. Le «Journal de Genève» du 23 mai s'indignait contre les meneurs Graber et Naine « qui ont semé à pleines mains la haine contre notre armée, ils en recueillent aujourd'hui les fruits: La Chaux-de-Fonds est occupée militairement.»

Le plus grave, c'est que ces inconscients déchaînaient leur campagne antimilitariste au moment où la situation internationale devenait singulièrement délicate pour la Suisse. On constatait avec tristesse que l'armée, notre rempart protecteur à la frontière, devait être distraite de sa tâche essentielle pour maintenir l'ordre à l'intérieur.

Le pays était de plus en plus infesté d'éléments louches: fanatiques désordonnés, vagues idéalistes, phraseurs et demi-intellectuels, repris de justice, déserteurs, réfractaires, agents provocateurs, espions.

Ils pullulaient à Zurich, à Berne, à Lausanne, à Genève. A Zurich, ils se réunissaient au café de Pan. On y proclamait le pacifisme des temps nouveaux: faire cesser la guerre des nations pour que commence la guerre des classes. John de Kay, millionnaire suspect, condamné depuis en Amérique pour vol, et un certain Parvus-Helphand, ami intime de Grimm, aventurier de marque, s'agitaient dans la coulisse. Ce Parvus, plusieurs fois millionnaire, avait réalisé sa fortune en 1915 en vendant du blé russe aux Turcs et des canons allemands aux

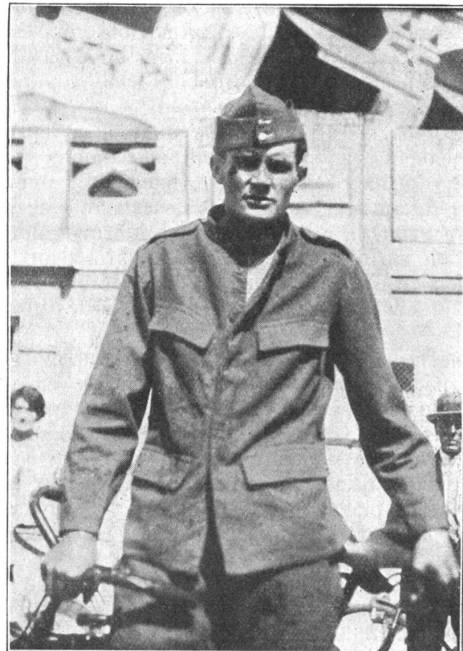
Russes, ce qui l'avait rendu pacifiste. Ce fut lui qui suggéra aux Allemands l'idée d'utiliser les extrémistes russes pour affaiblir leur ennemi de l'Est. Tout ce beau monde couvrait la Suisse de ses intrigues et de ses mensonges.

Les résultats de cette propagande ne se firent pas attendre. En novembre 1917 Zurich connut déjà de sanglantes journées, prélude de celles de novembre 1918. Une police passive et un gouvernement sans énergie avaient laissé le champ libre aux provocateurs étrangers. Là aussi, le «pacifisme» militant fut la cause directe des troubles.

Le 16 novembre, un énergumène du nom de Daettwyler, pacifiste notoire, monté sur une fontaine, cria dans un meeting, à l'Helvetiaplatz: «Assez parlé, il ne suffit plus de sympathiser avec nos frères russes, il faut agir. Maintenant, la révolution doit commencer en Suisse, et avant tout, dans l'armée. Que les soldats refusent en masse le service militaire!» Daettwyler fut arrêté, ainsi que le nommé Rotter, communiste allemand, naturalisé.

Le lendemain, une foule énorme, encadrée par les jeunes socialistes (Jungburschen) se rendit en chantant l'Internationale devant la prison de la Wasserstrasse, où Daettwyler et Rotter étaient enfermés. Le poste de police du 4e arrondissement, attenant à la prison, fut bombardé à coups de pierres, les vitres brisées, les volets arrachés. Les agents firent une sortie à l'arme blanche. On les accueillit par une décharge de revolvers. Les agents ripostèrent. Une lutte acharnée s'engagea, au cours de laquelle il y eut six morts et quelques douzaines de blessés. Deux compagnies de recrues d'infanterie, alarmées par téléphone, accoururent de la caserne et nettochèrent la place.

Les émeutiers se barricadèrent alors dans le quartier d'Aussersihl. Le bataillon tessinois 96 occupa la Badenerstrasse. On braqua des mitrailleuses dans les rues. Pendant deux jours, à plusieurs reprises, on entendit crépiter la fusillade. Il y eut encore des victimes; le



Championnat romand militaire. (Wassermann)
Bruck, 1. gendarme. — Bruck, 1er des gendarmes.

*) Libr. Payot & Co., Lausanne (1926).

gendarme Kaufmann fut tué à bout portant d'une balle dans la nuque. On transporta des blessés à l'hôpital. Le colonel Reiser, commandant de place, avec beaucoup de courage, s'avança seul devant les émeutiers et les harangua. La foule, lentement, se dispersa. La police avait fait une centaine d'arrestations; parmi les prisonniers figurèrent l'agitatrice Rosa Bloch et le député au Grand Conseil Trostel, Suisse de fraîche date.

On découvrit, en même temps, deux bombes, déposées l'une devant le poste de police No. 6, l'autre à la Haeringstrasse, chargée de 28 et 30 cartouches de cheddite. L'expert chimiste Laubi estima qu'une seule de ces bombes aurait fait sauter tout un bloc de maisons. Et les affiches qui convoquaient les manifestants portaient : « Propagande pacifiste pratique ».

Le Conseil d'Etat de Zurich demanda des renforts à Berne. Le général expédia de la frontière le régiment d'infanterie 25 (Zurich) et le 6e régiment de dragons entra en ville.

Cependant Platten et Munzenberg entretenirent si bien l'excitation pacifiste, qu'en décembre de nouvelles collisions avec la police nécessitèrent l'intervention de la troupe. On entendit crier dans les rues de Zurich : « A bas l'armée ! Vive la guerre sociale ! »

Le 28 décembre, Platten, le général des communistes suisses, obtenait un passeport valable un an pour se rendre en Russie. Cette pièce fut délivrée sur la recommandation de la police municipale, et sans objections, par la chancellerie d'Etat. Quant à Munzenberg, « secrétaire de l'Union internationale des jeunesses socialistes », réfractaire allemand, il fut expulsé par le Conseil fédéral, le 20 novembre 1917, mais un an plus tard, il était encore en Suisse, narguant les autorités fédérales et cantonales et poursuivant en paix sa propagande révolutionnaire.

Ainsi l'année 1918 s'annonçait, en Suisse, dans le trouble et l'insécurité.

L'inspection du capitaine.

Par Georges Jaccottet.

Il est, pour les soldats, une obligation quotidienne : celle de s'annoncer à haute et intelligible voix à chaque supérieur. Cela ne va pas sans provoquer parfois d'inoffensifs et amusants quiproquos, à témoin la scène suivante :

La compagnie attend, l'arme au pied, sur la place de rassemblement. Le sac, paqueté au complet avec les kilos de « prunes », pèse aux épaules, et une vague angoisse étreint le cœur de ces descendants de Tell.

Il va venir. Il, avec un grand I et trois galons d'or; II, dont on parle avec respect et un brin d'anxiété. La grande clarté d'un beau jour de fin d'été inonde le paysage et le soleil fait perler sur les fronts des gouttes de sueur.

Dans le silence on entend parfois un mot ou une phrase, car il y a permission de causer. La voix de basse-taille de Borgeaud, de la première section, articule :

— Dis donc, Clavel, tu vas voir ces « gâlons » !

Et Clavel de répondre :

— J'aimerais mieux un gâteau aux poires channes, debout sur la plaque.

A la droite de la section, le sergent Hemmy murmure avec résignation :

— On va remé faire les guignols nom de bleu, si ma femme me voyait elle dirait que je deviens fou.

Mais un ronflement d'automobile se fait entendre.

— Garde à vous . . . Fixe !

La compagnie se fige dans une immobilité presque absolue.

Quelques secondes après, l'auto se tait, un galop de cheval résonne, et une voix puissante clame :

— Repos !

Puis immédiatement :

Par la première section, en avant, marche, suspendez l'arme.

Un peu ahurie, la compagnie hésite, part gauchement, suspend l'arme.

Mais la voix qui galope sur le front de bandière tonne toujours :

— Voulez-vous marcher ! Allons, là-bas, l'avant-dernier ! . . . Annoncez-vous.

— Bonjour, mon capitaine.

— Je ne vous demande pas de me saluer, mais de me dire votre nom.

— Bonjour, mon capitaine.

— Ah ! vous vous appelez Bonjour . . .

— Oui, mon capitaine.

— Eh bien dites : Fusilier Bonjour.

Et brusquement les ordres pleuvent :

— Halte, à genou ! . . . Tonnerre, voulez-vous vous arrêter et tomber à genou, vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'un genou, vous . . . Annoncez-vous.

— Appointé Genoud, mon capitaine.

— Eh bien ! à genou, Genoud.

Et l'exercice continue :

— Debout . . . en avant . . . direction à droite . . .

Bon, en voilà encore un qui ne sait pas distinguer sa gauche de sa droite. De quelle commune êtes-vous ?

— Etoy, mon capitaine.

— Qu'est-ce que cette impertinence ! je vous demande le nom de votre commune, il ne s'agit pas de me tutoyer. Allons, d'où êtes-vous ?

— Etoy, mon capitaine.

— Ah, vous êtes d'Etoy-sur-Aubonne ?

— Oui, mon capitaine.

— Alors, rentrez . . . Marchez, marchez toujours . . .

Allons, sergent-major, trottez !

— Présent, mon capitaine.

— Mais, sapristi, on ne répond pas « présent », on s'annonce !

— Vous m'avez appelé par mon nom, mon capitaine.

— Mais non, je vous ai dit : sergent-major, trottez.

— Eh bien ! mon capitaine, je suis le sergent-major Trotzet.

— Ah ! . . . bon . . . eh bien, galopez . . . Allons, continuons . . . Vous, l'autre sergent-major, connaissez-vous la devise des gymnastes « Les quatre F » : fier, frais, franc, fort ! L'êtes-vous ?

— Oh ! mon capitaine, je ne suis pas fier et ne suis pas très frais.

— Mais franc, fort, l'êtes-vous, au moins ?

— Oh ! ça, oui, mon capitaine, sergent-major Francfort.

— Ah ! . . . bien, je comprends. Allons, à terre . . . debout . . . suspendez l'arme . . . direction à droite . . . Tonnerre ! on cause là-bas. Parbleu, c'est le fourrier, le grand.

— Présent, mon capitaine.

— Mais non, pas vous, vous êtes le petit, vous n'êtes pas grand.

— Pardon, mon capitaine.

— Quoi, vous réclamez ?

— Je suis le fourrier Grand, mon capitaine.

— Ah ! vous êtes le fourrier Grand ?

— Oui, mon capitaine.

— Eh bien ! vous n'êtes pas le grand fourrier, voilà tout.

— A vos ordres, mon capitaine !